



ÉLOGE

DE M. DE FONTENELLE*.

BERNARD LE BOVIER, Écuyer, sieur de Fontenelle, Secrétaire ordinaire de S. A. S. M.^{se} le Duc d'Orléans, de l'Académie Française, de celle des Inscriptions & Belles-Lettres & de celle de Rouen, Membre de la Société royale de Londres & de l'Académie de Berlin, naquit à Rouen le 11 Février 1657, de François le Bovier, Écuyer, sieur de Fontenelle, sous-doyen des Avocats au Parlement de Rouen, & de Marthe Corneille, propre sœur des célèbres Pierre & Thomas Corneille.

Les deux familles dont sortoit M. de Fontenelle étoient anciennes; elles pouvoient se parer de belles alliances, d'avoir long-temps rempli les plus considérables Magistratures de la province, & il étoit en état de prouver par des titres authentiques, plus de trois cents ans de noblesse: mais nous n'insisterons pas plus long-temps sur ce point; M. de Fontenelle faisoit lui-même la principale gloire de sa famille, & pouvoit, sans aucun risque, négliger l'avantage de la naissance.

Il fit ses premières études au collège des Jésuites de Rouen; jamais peut-être talens ne se développèrent de si bonne heure que les siens, & jamais espérances ne furent moins trompeuses. Si ce n'étoit un fait de notoriété publique, nous n'osérions presque avancer qu'à l'âge de treize ans il composa un Poème latin sur l'immaculée Conception, & moins encore, que cette pièce concourut avec applaudissement au prix des Palinods de Rouen. La circonstance de l'âge rend ce petit ouvrage un des plus surprenans qu'ait produit M. de Fontenelle.

Après ce que nous venons de dire, il est presque inutile

* Cet Éloge & le suivant ont été lus par M. de Fouchy, aux assemblées publiques de l'Académie royale des Sciences des 20 Avril 1757 & 5 Avril 1758.

d'ajouter qu'il brilla beaucoup dans ses Humanités. La vérité de l'histoire ne nous permet pas de dissimuler qu'il n'eut pas d'abord le même succès en Philosophie. Ce n'étoit pas au reste absolument à lui qu'il falloit s'en prendre ; celle qu'on enseignoit alors n'en avoit presque que le nom : mais il eut bien-tôt entrevû les charmes de la vraie Philosophie au travers du jargon barbare & des questions inutiles dont on sembloit prendre plaisir à l'envelopper , & laissa bien loin derrière lui ceux qui couroient cette même carrière.

M. de Fontenelle passa à Rouen les quatre premières années qui suivirent ses études ; ce fut pendant ce temps qu'il traduisit en vers françois quelques-unes des Pièces du P. Commire : presque toutes ces traductions ont été imprimées dans le recueil des ouvrages de ce Père.

Il vint pour la première fois à Paris à l'âge de dix-neuf ans, conduit par son oncle Thomas Corneille, qui travailloit alors, avec M. de Visé, au Mercure galant ; bien-tôt le jeune neveu fut associé à ce travail, & enrichit le Mercure de plusieurs petites nouvelles intéressantes, qui furent très-bien reçues du Public : son séjour ne fut cependant que de quelques mois. Dès l'année suivante, M. de Visé annonçant une pièce de vers de M. de Fontenelle, fait de lui un très-grand éloge, dans lequel il se plaint de son séjour à Rouen. Cette petite pièce, qui avoit pour titre *l'Amour noyé*, ne se trouve dans aucune édition de ses ouvrages, non plus qu'un grand nombre de badinages ingénieux, mais relatifs à des aventures particulières dont il ornoit les Mercuries de ce temps-là. Avant ce voyage, il avoit déjà concouru pour le Prix de l'Académie Française, & avoit obtenu *l'accessit*.

Les vœux de ceux qui connoissoient les talens de M. de Fontenelle furent enfin accomplis ; il vint s'établir à Paris en 1679, & ne tarda pas à justifier la bonne opinion qu'on avoit déjà prise de lui. Nous ne pouvons cependant dissimuler que le premier pas qu'il fit, fut une espèce de chute ; il débuta par une Tragédie qui ne réussit point ; mais ce mauvais succès n'intéresse que bien peu sa gloire. Il étoit naturel que le neveu

des Corneilles essayât le Cothurne tragique; il avoit eu grande part à l'opéra de Bellérophon & à celui de Psyché, qui ont été donnés sous le nom de Thomas Corneille, & qui avoient été très-bien reçûs; & s'il fit une faute en cette occasion, peu de gens seroient en état d'en faire une pareille à vingt-deux ans. Il se soumit sans murmure à la décision du Public; & non seulement il retira sa pièce, mais même il la brûla. Il eût peut-être mieux fait de la laisser subsister; un ouvrage sorti de sa plume devoit contenir mille traits brillans, dignes d'être conservés: les défauts mêmes pouvoient avoir leur utilité; les fautes des grands hommes sont quelquefois aussi instructives que leurs chef-d'œuvres.

Les *Dialogues des Morts* parurent en 1683. Il y avoit pris, comme il le dit lui-même, Lucien pour modèle; mais au goût de plusieurs, il le surpasse beaucoup. Aussi spirituel & plus Philosophe que l'écrivain Grec, son ouvrage est une critique fine & judicieuse de la plupart des opinions des hommes, cachée sous l'enveloppe du badinage le plus léger & le plus ingénieux. Cet ouvrage essuya cependant quelques critiques; mais M. de Fontenelle trouva un excellent moyen de s'en délivrer. Il fit lui-même l'examen de son livre, & le jugea plus sévèrement que personne n'eût osé le faire. Cet examen, qu'il publia l'année suivante, sous le titre de *Jugement de Pluton*, defarma la critique & l'envie, ou du moins leur imposa silence.

Ce premier ouvrage fut suivi, sans interruption, d'un grand nombre d'autres; le premier fut l'*éloge* ou la *Vie du grand Corneille*, publié alors dans les *nouvelles de la république des Lettres*, mais que M. de Fontenelle a depuis fait imprimer dans la dernière édition de ses *Œuvres*, en y joignant l'*histoire du Théâtre françois* jusqu'à ce grand Poète, & des *réflexions sur la Poësie*. Le Panégyriste étoit digne du héros. La gloire de Corneille lui devoit être plus chère qu'à personne, & nous ne craignons point que le Public nous defavoue, quand nous avancerons que nul n'étoit plus en état que lui de bien réussir à un pareil ouvrage.

Les *Lettres du chevalier d'Her*, que M. de Fontenelle n'avoit jamais voulu avouer ni defavouer, mais auxquelles il a donné

place dans les deux dernières éditions de ses *Œuvres*, parurent presque en même temps que la *Vie de Corneille*. Nous ne pouvons disconvenir que cet ouvrage ne soit peut-être le plus foible qui soit sorti de sa plume; mais si au lieu de le comparer avec les autres du même auteur, on le rapproche de ce qu'il y avoit eu jusqu'alors de meilleur en ce genre, on y reconnoîtra aisément la supériorité de son génie. Il pouvoit dès-lors n'avoir pas toujours des succès égaux, mais non pas en manquer absolument.

En 1686, parut son *Traité de la pluralité des Mondes*, dans lequel il a trouvé moyen de donner le tour le plus clair, & même le plus orné à ce que l'Astronomie physique a de plus relevé, & d'intéresser à un livre de Philosophie le Lecteur le moins Philosophe. Cet ouvrage fut un vrai coup de lumière qui apprit que les Sciences pouvoient être dépouillées de la sécheresse qu'on leur croyoit essentielle, & qu'elles étoient aussi susceptibles d'ornement que les sujets les moins sérieux.

La *pluralité des Mondes* fut suivie d'un ouvrage d'un genre tout différent. M. Vandale avoit fait imprimer en latin un ouvrage historique sur la cessation des oracles, dans lequel il prétendoit faire voir que les Démonstrations n'avoient eu aucune part à ces prestiges du paganisme, & qu'ils n'avoient point cessé à la venue de Jésus-Christ. M. de Fontenelle entreprit d'abord de le traduire; mais il s'aperçut bien-tôt que M. Vandale s'étoit plus attaché à fournir des preuves solides de son opinion qu'à les présenter avec netteté, & qu'à leur donner cet ordre & cet enchaînement qui seuls peuvent faire d'un bon livre un livre agréable. Il entreprit donc de refondre cet ouvrage, & de lui donner ce qui lui manquoit. Il y réussit parfaitement; mais comme ce système renversoit absolument des opinions adoptées par des auteurs d'ailleurs respectables, l'auteur éprouva des contradictions d'autant plus vives peut-être qu'il avoit plus de raison. Ces contradictions eurent le sort de toutes celles qu'essuient les ouvrages qui ont quelque réputation; elles tombèrent d'elles-mêmes dans l'oubli, & laissèrent l'*histoire des Oracles* dans tout son lustre.

De cet ouvrage historique, il passa à un d'une toute autre espèce; je veux dire à ses *Eglogues*, qui parurent en 1688. Sa manière d'y peindre les agrémens de la vie champêtre, & les mouvemens du cœur les plus simples & les plus naturels, parut absolument nouvelle: on l'accusa seulement d'avoir rendu ses bergers trop peu simples & trop spirituels: peut-être même n'avoit-on pas tort de lui faire ce reproche; mais il étoit bien difficile que leurs discours ne prissent le goût & le caractère de celui qui les faisoit parler; & pour tout dire en un mot, ces bergers si spirituels ont plu & plaisent encore, après soixante-neuf ans. Le goût du Public si constant pour ces Poësies est la meilleure réponse que nous puissions faire à cette objection. Il y joignit, dans les dernières éditions, *la Pastorale d'Endymion*, mise depuis en musique par M. de Blamont.

Si M. de Fontenelle s'étoit attiré des contradictions en publiant l'*histoire des Oracles*, il s'en attira encore plus par un morceau qu'il joignit à ses *Églogues*; c'étoit un discours sur la nature de ce Poëme, auquel il ajouta une *digression sur les Anciens & les Modernes*, que la discussion des ouvrages qu'on connoissoit dans le genre pastoral sembloit amener naturellement; on étoit alors dans le fort de la fameuse dispute entre les partisans des Anciens & ceux des Modernes. Despreaux & les autres admirateurs de l'antiquité crurent voir un zélé partisan des Modernes dans celui qui avançoit que les différens âges du monde étoient en ce point plus égaux qu'on ne pensoit, & de la différence de sentiment ils passèrent, comme il n'est que trop ordinaire, à l'antipathie pour l'auteur. C'en fut assez pour faire échouer les quatre premières tentatives qu'il fit pour entrer à l'Académie Française, où il ne fut admis qu'en 1691, à la cinquième fois qu'il s'y présenta. Les hommes seront-ils donc toujours assez attachés à leurs sentimens pour oublier, en pareille occasion, les devoirs les plus essentiels de l'humanité & de la justice? Cependant le feu de la dispute étant apaisé, il s'est trouvé que, dans tous les temps & dans tous les lieux où les Sciences & les Lettres ont été également favorisées, elles ont également fleuri; que l'antiquité n'a probablement

190 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

d'autre avantage sur nous que celui que le temps lui a donné en détruisant tous les ouvrages foibles & ne conservant que les bons ; & qu'enfin M. de Fontenelle étoit peut-être celui qui avoit raisonné le plus juste sur cette matière.

Il s'en falloit néanmoins beaucoup qu'il fût aussi partisan des modernes qu'on le croyoit alors. Feu M. l'abbé Bignon lui disoit quelquefois qu'il avoit une guerre à soutenir comme Patriarche d'une secte dont il n'étoit pas ; il en étoit cependant, mais loin d'en être le Patriarche, il étoit au contraire un des moins vifs & des plus modérés.

Ce fut pendant la durée de cette dispute qu'il donna au Public l'Opéra de *Thétis & Pelée*, qui fut reçu avec le plus grand applaudissement. Il a eu depuis le plaisir de voir jouer ce même Opéra en 1752, plus de soixante-trois ans après sa première représentation, & de le voir reçu du Public d'aujourd'hui avec la même faveur qu'il avoit autrefois méritée en 1689 ; cette pièce fut suivie de celle d'*Énée & Lavinie*, jouée en 1690, mais soit que le sujet de cette dernière fût moins intéressant, soit que la musique fût inférieure, il n'eut pas absolument le même succès que le premier. Il avoit composé pendant ce même temps un *Discours sur la patience*, qui remporta le Prix proposé par l'Académie Française, pour 1687.

Jusqu'ici nous n'avons représenté M. de Fontenelle que comme Poète, & comme homme de Lettres ; il nous reste à le peindre comme Mathématicien, & comme Philosophe, quoique ces qualités n'aient jamais été séparées chez lui : il avoit autant l'art de porter la justesse des Mathématiques, & la plus exacte Métaphysique dans les choses de pur agrément, qu'il savoit répandre la clarté & les graces sur les matières les plus abstraites.

Pendant qu'on le croyoit uniquement occupé de ces ouvrages qui lui avoient fait une si brillante réputation, il suivoit sans qu'on pût s'en douter, une nouvelle route, il se livroit à l'étude des Mathématiques & de la Physique. Dès 1685, il avoit proposé aux Mathématiciens une question arithmétique sur les propriétés du nombre neuf, & l'avoit fait insérer dans les nouvelles

de la République des Lettres, mais sans y vouloir mettre son nom. Bien-tôt il fut en état de pénétrer jusqu'aux sources de la haute Géométrie, & ce fut lui qui fit la préface qui est à la tête de l'*Analyse des Infinitement petits de M. de l'Hôpital*.

C'est peut-être la seule fois qu'il a prêté sa plume en qualité de Mathématicien, mais ce n'étoit sûrement pas la première qu'il l'avoit prêtée comme homme de Lettres; il avoit demeuré quelque temps chez un Magistrat son intime ami *, & il avoit composé quelques-uns des Discours que le ministère de son hôte exigeoit de lui. Probablement il avoit rendu ce service à bien d'autres; mais religieux observateur du secret, il n'en a jamais parlé de leur vivant, encore falloit-il pour qu'il en parlât après leur mort, que ces pièces eussent donné lieu à quelque aventure singulière, car ce n'étoit jamais pour se faire valoir qu'il contoît, mais pour amuser ceux qui l'écoutoient, à quoi il réussissoit merveilleusement. Il avoit autrefois aidé M. Brunel son intime ami, dans un Discours qui remporta le Prix de l'Académie Française en 1695. Nous ne pouvons dissimuler que l'amitié ne l'eût emporté en cette occasion sur le devoir, car M. de Fontenelle étoit dès-lors Membre de cette célèbre Compagnie; mais c'étoit en faveur d'un homme auquel il étoit lié dès l'enfance par une si singulière sympathie, qu'on lui a plusieurs fois entendu dire, *cet homme ne m'est bon à rien, nous nous rencontrons toujours*, c'étoit sans y penser faire un grand éloge de son ami.

La préface des Infinitement petits, fut comme le présage du changement qui arriva bien-tôt après dans la situation de M. de Fontenelle. L'Académie des Sciences instituée en 1666 contribuoit depuis son établissement à la gloire de la Nation française; elle avoit produit d'excellens ouvrages, mais il faut avouer que les Sciences, & même la plus grande partie de leur réputation, ne passioient guère alors le petit nombre de ceux qui les cultivoient, on n'avoit jusque-là travaillé qu'à les faire renaître. M. de Pontchartrain sollicité par feu M. l'abbé Bignon, conçut le noble dessein de les faire aimer & respecter de ceux mêmes qui n'en

* M. le Haguais, Avocat général de la Cour des Aides.

faisoient pas leur principale occupation. Il ne falloit pour cela que les faire connoître, mais c'étoit là le point de la plus grande difficulté. Les Muses des Mathématiques & de la Physique, habitent une région lumineuse & agréable; mais l'accès de leur sanctuaire est difficile & épineux, il falloit trouver un homme capable de faire disparaître ces difficultés, de dissiper une partie des nuages qui cachaient aux hommes la vûe de leurs mystères, de répandre la lumière & l'agrément sur les matières les plus sèches, & souvent les plus obscures, & qui pût les ramener à la portée du plus grand nombre des Lecteurs. Les preuves que M. de Fontenelle avoit données de ses talens en ce genre dans *la pluralité des Mondes*, déterminèrent le choix du Ministre en sa faveur; il fut nommé au commencement de 1697 à la place de Secrétaire de l'Académie, vacante par la retraite de feu M. l'abbé Duhamel, il ne fut pas long-temps à justifier la confiance qu'on lui avoit accordée. Bien-tôt il eut trouvé la manière la plus avantageuse de présenter au Public les travaux de l'Académie: le véritable génie est un guide sûr qui semble ignorer les tentatives, & fait frapper au but du premier coup. On lui doit encore l'établissement de ces Discours que l'Académie consacre peut-être moins à la gloire de ceux qu'elle a perdus, qu'à exciter l'émulation de ceux qui se sentent assez de courage pour entreprendre de les imiter. Tel est à peu-près le système de *l'Histoire de l'Académie*. L'ordre qui règne dans les différentes matières qu'elle renferme, la clarté avec laquelle M. de Fontenelle avoit l'art de présenter celles qui semblent les plus obscures, & les agrémens que son imagination sagement fleurie y faisoit répandre à propos, en eurent bien-tôt fait un livre à la mode. Le goût des Sciences se communiqua de proche en proche, & l'espèce de barbarie dans laquelle on étoit alors sur cet article, céda à la lumière naissante, du moins pour ceux qui voulurent ouvrir les yeux; car nous ne pouvons nier qu'elle n'ait encore tenu bon chez quelques-uns de ses partisans; mais quels Livres peuvent instruire ceux qui ne veulent pas en faire usage? Heureusement ce nombre est aujourd'hui le plus petit, & diminue même de jour en jour. Il a été témoin

du

du succès de ses travaux, mais il ignoroit jusqu'où le fruit s'en étoit étendu. Une lettre venue du Pérou depuis sa mort, nous a appris qu'une des productions de l'Europe qui y est attendue avec le plus d'impatience, est l'Histoire de l'Académie, & qu'un grand nombre de Dames Péruviennes ont appris le françois pour la pouvoir lire. Si on joint à cela l'usage que les Missionnaires en font dans tout l'Orient, on demeurera convaincu qu'il a porté le goût des Sciences & la gloire de la Nation dans la plus grande partie de l'Univers; il dit dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'Histoire de l'Académie, *que quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siècle*: il a été lui-même ce grand homme qu'il annonçoit, & on peut le regarder comme un de ceux auxquels les Sciences, & par conséquent les hommes, ont le plus d'obligation, & comme un modèle que ceux qui lui succéderont, devront toujours s'efforcer de suivre.

Au milieu du travail toujours renaissant de son ministère, il composoit un Ouvrage bien différent de ceux qui l'avoient occupé jusqu'alors, & auquel on ne se seroit guère avisé de penser qu'il travaillât; c'étoit ses *Éléments de la Géométrie de l'infini* qu'il publia en 1727, comme suite des Mémoires de l'Académie de la même année. Ce titre d'*Éléments* ne doit au reste faire illusion à personne: il signifie ici les principes sur lesquels est fondé le calcul infinitésimal, & les sources desquelles il dérive. Les éléments ordinaires sont à l'usage des commençans; ceux-ci étoient destinés à instruire les plus habiles Géomètres: c'est à proprement parler, le système métaphysique de l'infini géométrique, appliqué aux règles du calcul, & à l'examen des courbes & de leurs plus singulières propriétés.

Pour comprendre toute la difficulté d'un pareil Ouvrage, il ne faut que se rappeler combien la Métaphysique d'une part, & la Géométrie de l'autre, en offrent à vaincre. Quelle doit donc être celle de les faire, pour ainsi dire, marcher ensemble? cependant nous pouvons assurer qu'il a porté sur ces matières si obscures la clarté qu'il répandoit sur tout ce qu'il touchoit. Des véritables & premières idées métaphysiques qu'il saisit

presque par-tout, il descend de conséquence en conséquence jusqu'aux vérités & aux propositions les plus compliquées, sans avoir presque jamais besoin de démonstration; & pour en donner un exemple, la doctrine des proportions, qui dans Euclide exerce pendant les cinquième, septième, huitième, neuvième & dixième Livres, l'esprit & l'attention de son Lecteur, est expédiée en moins de huit pages dans le Livre de M. de Fontenelle, sans propositions, sans démonstrations & sans la moindre difficulté; tant il est vrai que sur-tout dans les Mathématiques, ce n'est avoir rencontré le vrai qu'à demi, que d'ignorer le véritable ordre dans lequel doivent être présentées les vérités qu'on a découvertes.

Nous avons dit qu'il avoit presque par-tout saisi les véritables & premières idées métaphysiques; car nous ne pouvons disconvenir qu'il ne les ait quelquefois manquées, & qu'il ne se trouve quelques défauts dans ce Livre; mais malgré ces fautes & quelques méprises qu'on lui a reprochées, cet Ouvrage est & mérite d'être estimé. On peut le regarder comme un effort de génie & comme un flambeau très-propre à éclairer ceux qui suivent cette épineuse carrière: il est absolument neuf & par les idées qu'il contient, & par la manière dont il les fait présenter.

Cet Ouvrage est le seul que M. de Fontenelle ait fait paroître pendant les quarante-quatre années qu'il a exercé parmi nous la fonction de Secrétaire, dont il s'occupoit uniquement: il ne s'est jamais démenti une seule fois, ni sur la perfection de ses Écrits, ni sur l'impartialité qu'il devoit observer dans les disputes académiques. On sent seulement que ce n'est qu'avec peine qu'il abandonne le Cartésianisme, lorsqu'il parle d'après ceux qui l'attaquent; cependant le Secrétaire l'emportoit chez lui sur le Physicien, & cette légère nuance d'inclination ne marque que la violence qu'il se faisoit pour remplir son devoir, on ne peut certainement que lui en faire gré.

Ce n'étoit pas qu'il n'eût pû se livrer à des occupations d'une toute autre espèce. M. le duc d'Orléans, Régent, qui l'avoit logé au Palais-royal, lui accordoit assez sa confiance & sa familiarité pour faire naître chez quelqu'un moins Philosophe

que lui, des idées de fortune & d'ambition. On assure même que le prince Régent lui proposa de l'associer au Ministère pour la partie qui concernoit la Littérature, mais la Philosophie tint bon, & M. de Fontenelle refusa sagement ces offres. Il avoit raison; si par l'agrément de son esprit il étoit propre à la Cour, le peu de talent qu'il auroit eu pour se défendre des pièges que l'avidité & la malice des hommes savent tendre à ceux qui sont en place, lui devoit faire redouter une semblable occupation, il aimait mieux jouir paisiblement de sa tranquillité & de sa gloire, que de perdre sûrement l'une en risquant peut-être de ternir l'autre.

Après avoir été pendant quarante-quatre années Secrétaire de l'Académie, âgé pour lors de quatre-vingt-quatre ans, il se crut quitte envers les Sciences & sa patrie, & demanda la vétéranee à la fin de 1740. Il eut pour successeur M. de Mairan, que la confiance du Ministère & celle de l'Académie engagèrent à remplir cette place pendant trois années. Je voudrois ici pouvoir cacher que j'eus la témérité de succéder à de tels prédécesseurs; mais j'osai me flatter que mon zèle pour l'Académie, l'amitié dont ils m'honoroient l'un & l'autre, la route qu'ils m'avoient tracée, & ma docilité à suivre leurs conseils, pouvoient me tenir lieu de talens, & que le Public voudroit bien ne pas exiger de moi d'atteindre à la perfection de mes modèles; il fait trop bien qu'en tout genre il y a des hommes inimitables.

La retraite de M. de Fontenelle ne le rendit pas plus indifférent pour l'Académie; il y assista fréquemment jusqu'à ce que son grand âge l'eut privé de l'ouïe. J'eus, douze ans après sa retraite, le sensible plaisir de le voir assis en son ancienne place, donner sa voix à une élection. Dans les dernières années même, où il ne voyoit & n'entendoit que difficilement, il demandoit des nouvelles des changemens arrivés dans l'Académie, des matières qui s'y traitoient, & sur-tout des talens & des travaux des jeunes Académiciens, comme voulant s'assurer de la gloire future de ce Corps, dont il avoit été si long-temps le digne organe.

L'année qui suivit sa retraite, il célébra son jubilé acadé-

mique à l'Académie Française; il étoit depuis cinquante ans Membre de cette compagnie, dont il étoit aussi doyen; il ne s'y trouvoit alors que quatre Académiciens reçus avant qu'il fût parvenu au décanat, savoir, M. le maréchal de Richelieu, M. l'abbé d'Olivet, M. le président Hénault & M. l'abbé Alary. L'Académie crut pouvoir, sans risque, joindre à cette cérémonie une distinction particulière; elle le nomma Directeur sans tirer au sort, comme on fait qu'elle fait ordinairement.

La tranquillité dont jouissoit alors M. de Fontenelle, lui rappela son ancien goût; il s'occupoit à revoir quelques pièces de théâtre qu'il avoit autrefois composées, & auxquelles il joignit, en les publiant, une préface raisonnée sur les différens genres de poésie Dramatique; il composoit d'autres petites pièces dans lesquelles on est étonné de retrouver presque tout son premier feu, & le Fontenelle de 1690: il sembloit, pour emprunter les idées des anciens Romans, qu'un long enchantement l'eût tenu seulement endormi, & qu'il se reveillât de ce sommeil. Il fit en 1749, comme Directeur, l'éloge de M. le cardinal de Rohan, à l'Académie Française, & prononça dans la même séance, un discours contre les jeunes Poètes qui négligent la rime; ces deux pièces n'ont rien qui se resente de l'âge de quatre-vingt-douze ans, auquel il étoit alors parvenu.

Rien n'étoit non plus changé dans sa manière de vivre, si ce n'est qu'il voyoit un peu plus souvent ses amis; du reste, même vivacité, même politesse, même galanterie; & pour tout dire aussi, même accès auprès des Dames, qui se le disputoient, & auxquelles son esprit, précisément le même qu'il avoit été à vingt-cinq ans, faisoit oublier qu'il en avoit quatre-vingt-dix. Il falloit qu'il eût bien des agrémens pour leur dérober un si grand défaut.

Il publia en 1752, un petit ouvrage qu'il avoit autrefois composé sous le titre de *Théorie des tourbillons Cartésiens, avec des réflexions sur l'attraction*. C'est peut-être un des meilleurs qui aient été faits sur cette matière; mais quoiqu'on y reconnoisse par-tout M. de Fontenelle, & que même il ne se cachât point d'en être l'auteur, il n'a pas voulu y mettre son nom.

Ce fut de cette manière qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans ; ce ne fut, à proprement parler, que là que commença sa vieillesse, & qu'il fut obligé de se tenir plus assidûment chez lui. Il devint sujet à des foiblesses & à des accès de sommeil qui effrayèrent ses amis ; pour lui il l'étoit si peu qu'il philosophoit avec M. de Laffone *, son Médecin & Membre de cette Académie, sur les effets de ces accidens qu'il éprouvoit ; mais il profita de ces avis de la Nature & des conseils de ses amis pour mettre ordre à ses affaires ; & après avoir demandé & reçu les derniers Sacremens, il mourut le 9 Janvier de cette année, âgé de cent ans moins un mois.

Il nous resteroit à parler de son caractère & de ses mœurs dans l'intérieur de sa maison, car il avoit été enfin obligé d'en prendre une ; il avoit quitté le Palais-royal lorsque son âge avoit demandé qu'il se remît dans le sein de sa famille, & il s'étoit retiré chez M. Richer d'Aube, Maître des Requêtes, son neveu à la mode de Bretagne ; mais ceux qui sont destinés à vivre autant que lui, le sont ordinairement aussi à voir mourir avant eux presque toute leur famille ; il perdit M. d'Aube. M.^{me} de Forgeville, sa respectable amie, voulut bien prendre de ses dernières années le soin le plus assidu, & c'est à elle qu'il a dû toute la douceur qu'il y a goûtée. Plus à portée que personne de le bien connoître, elle en avoit fait elle-même un portrait dans lequel il est si reconnoissable, que nous avons cru devoir le donner ici presque sans aucun changement.

« La physionomie de M. de Fontenelle annonçoit d'abord son esprit ; un air du monde répandu dans toute sa personne « rendoit aimable jusqu'à ses moindres actions. Souvent les agré- « mens de l'esprit en excluent les parties essentielles ; le sien, « unique en son genre, renfermoit également tout ce qui fait « aimer & respecter ; la probité, la droiture, l'équité composoient « son caractère. Son imagination vive & brillante, des tours « fins & délicats, & des expressions toujours heureuses en fai- « soient l'ornement. Son cœur fut toujours pur, ses procédés « nets, & sa conduite fut une application continuelle de ses «

* Aujourd'hui premier Médecin de la Reine.

198 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

» principes ; exigeant peu , justifiant tout , saisissant toujours le
 » bon , & négligeant si fort le mauvais , qu'on pouvoit quelquefois
 » douter qu'il l'eût aperçû. Difficile à acquérir , mais plus difficile
 » à perdre ; exact observateur des loix de l'amitié , l'honnête
 » homme n'étoit chez lui négligé nulle part. Il avoit tout ce
 » qui peut attirer , plus encore tout ce qui peut retenir ; il étoit
 » en même temps propre au commerce le plus délicat & aux
 » sciences les plus abstraites. Modeste dans ses discours & simple
 » dans ses actions , la supériorité de son mérite se montroit d'elle-
 » même ; mais il ne la faisoit jamais sentir. De telles dispositions
 » sont bien propres à mettre le calme dans l'ame ; aussi possé-
 » doit-il la sienne si fort en paix , que toute la malignité de
 » l'envie n'a jamais eu le pouvoir de l'ébranler. Il avoit le rare
 » talent de la raillerie fine & délicate , & le mérite encore plus
 » rare de ne s'en point servir , ou s'il l'a quelquefois employée ,
 » ce n'a été qu'à l'oreille de ses amis : aussi disoit-il lui-même
 » qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jeter le moindre ridicule
 » sur la plus petite vertu ; en un mot il étoit du petit nombre
 » de ceux auxquels on verroit accorder sans jalousie le privilège
 » de l'immortalité. »

Ce portrait ne laisse rien à desirer sur son caractère , & nous n'y ajoûterons que quelques faits propres à en confirmer la vérité.

M. de Fontenelle avoit , comme nous l'avons déjà dit , pour intime ami M. Brunel , Procureur du Roi au bailliage de Rouen. Ce dernier sut qu'il avoit amassé , peu de temps après son arrivée à Paris , une somme de mille écus , & les lui demanda. M. de Fontenelle répondit qu'il les avoit destinés à un autre usage. M. Brunel repliqua laconiquement : *envoyez-moi vos mille écus* , & M. de Fontenelle lui adressa sur le champ cette somme , qui faisoit alors toute sa fortune.

Un Mathématicien , aujourd'hui l'un des premiers Professeurs en ce genre * , se trouva en Province dans une telle situation , qu'une somme de six cents livres lui étoit absolument nécessaire. Il avoit eu autrefois occasion de donner quelques leçons à un

* M. Beauzée , à l'École militaire.

homme de qualité, riche, & qui l'avoit quitté en l'accablant de protestations d'amitié & d'envie de l'obliger. Il crut pouvoir s'adresser à lui, mais en même temps, & par une espèce d'instinct, il s'adressa aussi à M. de Fontenelle dont il connoissoit l'humeur bienfaisante plus que la personne. Il leur écrivit à tous deux, & leur peignit sa situation, les deux Lettres firent l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le courtisan qui n'avoit plus besoin du Mathématicien, ne daigna pas lui faire réponse; & celle de M. de Fontenelle qui arriva l'ordinaire suivant, fut accompagnée d'une Lettre de change de la somme demandée. La différence des deux procédés fut sentie comme elle le devoit être, par celui qui en étoit l'objet. C'est de lui-même que je tiens ce fait, & c'est à sa prière que j'en fais part au Public.

Jamais personne n'eut moins de peine que lui à pardonner; il sembloit ignorer jusqu'aux noms de vengeance & d'inimitié. Un homme qui croyoit l'avoir offensé venant un jour lui en faire excuse, il eut quelque peine à se rappeler le fait, & avoua qu'il l'avoit totalement oublié.

Malgré tout ce qu'on a pû dire contre lui sur le chapitre de la religion, il n'a jamais donné de prise sur cet article & il en pratiquoit les devoirs extérieurs avec la plus grande exactitude. Dans la vie de M. Corneille, imprimée avec ses premiers Ouvrages, il dit en parlant de l'Imitation de Jésus-Christ, traduite en vers par ce célèbre Poète, *ce Livre le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'iroit pas, &c.* Nous pourrions rapporter d'autres passages aussi formels de ses Ouvrages. Enfin il n'a jamais négligé de relever ce genre de mérite dans les Académiciens dont il a fait l'éloge; & s'il ne disoit pas toujours tout ce qu'il pensoit, on sait combien il étoit éloigné de dire ce qu'il ne pensoit pas.

Il avoit peu de patrimoine, mais il jouissoit d'assez grosses pensions. Il en avoit une entr'autres sur la cassette du Roi, dont il a fait passer la moitié à M. le Bovier de Saint-Gervais, Mousquetaire du Roi, son parent, & le seul héritier de son nom. Il a disposé du reste de sa fortune, qu'une longue & sage économie avoit rendue considérable, en faveur de M.^{me} de

200 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
Montigny, & des deux D.^{lles} de Marfilly ses nièces, & de
M.^{me} de Forgeville, qu'il a institué ses héritières chacune pour
un quart.

Sa mort a été honorée des regrets de tous ceux qui l'ont
connu, & elle a déjà été célébrée dans plusieurs Ouvrages publics;
mais quelques honneurs qu'on lui décerne, c'en sera toujours
moins que n'en mérite la mémoire d'un homme qui avec aussi
peu de défauts, avoit autant de belles qualités, & qui a rendu
de si grands services & fait tant d'honneur aux Lettres, aux
Sciences & à la Nation.



ELOGE.

Éloge de Bernard Le Bouyer (ou Bovier) de Fontenelle par Grandjean de Fouchy - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1757

ASTRONOMIE, MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE
